

Joanna Pychowska

Université Pédagogique de Cracovie

*BLANCHE, CLAIRE
ET CANDIDE OU
DIX GRACIEUSES
ENLUMINURES
MÉDIÉVALES*

Blanche, Claire and Candide, or ten graceful medieval illuminations

ABSTRACT

Blanche, Claire and Candide, the shortest of the *Flemish legends* by Charles De Coster, is divided into ten chapters that remind us of medieval illuminations. De Coster brings into his text, written in a slightly archaic language, elements of the real and legendary world, and mingles the world of chivalrous courtesy with the world of Rabelaisian pettiness; the mystical world with that of sensations.

KEY WORDS: De Coster, Belgian prose

Blanche Claire et Candide, la deuxième légende du volume des *Légendes flamandes* de De Coster, a été en réalité écrite et publiée par l'auteur comme étant la première. Voici sa genèse : Charles De Coster, qui travaillait aux Archives du Royaume, avait accès aux textes anciens et aux chroniqueurs du XVI^e siècle et c'est de cette façon qu'il a découvert une vieille légende médiévale qui évoquait la fondation miraculeuse de l'église de Hockendover, près de Tirlemont, par trois jeunes fille, « vouées à Dieu » en l'année 690 (Trousson 1926 : VI). Journaliste curieux, il s'est rendu à Hockendover le lundi des Pâques, le 24 mars 1856 « pour voir [...] une célèbre procession [qui] attire dans cette petite localité brabançonne des centaines, des milliers et même aujourd'hui, des dizaines de milliers de 'pèlerins' : Prêtres, cavaliers et fidèles quittent la route et foulent les champs ensemaencés, pour aller vers un reposoir, sur un tertre, en pleine campagne » (Hanse 1959 : 232/233). Il publie après, le 4 mai 1856, dans l'hebdomadaire *Uylenspiegel* un feuilleton intitulé *Les Pèlerins d'Hockendover. I. Les Trois Pucelles*, et le 11 mai le reportage sous les titres *II. Les Pèlerins, III. La Procession* (Hanse 1990a : 9)¹. En tête de ce reportage De Coster a écrit :

Un croyant du moyen âge a sculpté naïvement dans le chêne les personnages et les épisodes de la légende que je viens de vous raconter.

¹ « Le premier recueil des Légendes flamandes paraît en 1857, un an et demi après avoir été commencé, mais il est daté de 1858 dans la collection Hetzel, à Paris, chez Michel Lévy, et à Bruxelles, chez Méline, Cans et Compagnie, avec douze eaux-fortes et une préface d'Émile Deschanel » (Hanse 1990a : 16).

Quant à moi, si j'ai essayé de la traduire² en français du vieux temps, c'est tout simplement pour arriver à plus de vérité et aussi un peu par amour pour cette belle langue, châtée aujourd'hui si vilainement (Hanse 1959 : 236).

L'auteur présente la légende, comme le souligne Joseph Hanse, le plus grand connaisseur de De Coster, « à la fois en une sorte de poème en prose et en français légèrement archaïque » (Hanse 1959 : 232). C'est certainement celle qui se distingue des trois autres par la poétique du style, le vocabulaire et le sujet. « On a trop négligé, parmi les *Légendes flamandes*, ce pur joyau, tout petit, mais de fine ciselure [...] », a écrit J. Hanse (1990 : 91). Et il poursuit : « Charmante légende religieuse, naïve, aurait dit Alphonse Daudet, comme une vieille histoire de saints se déroulant sur les vitraux d'une vieille église de village » (91). Raymond Trousson remarque par contre, que la présentation de la légende par De Coster fait penser « aux enluminures médiévales » (Trousson, VI/VII)³.

Notre édition de référence est dans sa version définitive celle de 1861⁴. Effectivement, le lecteur remarque facilement que le texte est divisé en dix chapitres-tableaux minimes, chacun portant le titre écrit en lettres gothiques, ce qui nous rappelle les belles écritures qu'on retrouve dans les miniatures. Il est important de souligner que des motifs d'inspiration chrétienne et de petits tableaux narratifs du texte entrent bien dans le programme des enluminures romanes. Un dessinateur, peintre adroit pourrait facilement composer 10 dessins, 10 toiles auxquelles correspondent les titres des chapitres.

Par ailleurs nous voyons que la légende de De Coster *Blanche, Claire et Candide* s'inscrit parfaitement bien dans les conventions des textes du moyen âge dans lesquels le texte est souvent complété par l'image, et l'art de l'écriture s'unifie avec celui de la miniature.

Penchons-nous maintenant sur l'histoire des trois filles « limpides », Blanche, Claire et Candide qui, poursuivies par une bande d'amoureux, ont réussi à leur échapper. Pour remercier Dieu de les avoir « sauvées » elles ont décidé de bâtir une église à sa gloire. Nous essayerons de montrer que De Coster mêle ingénieusement dans son texte le réel et la vraisemblance avec le mystère et la poésie ; la courtoisie chevaleresque avec l'esprit

² J. Hanse explique la source de la légende : « Le récit de la fondation miraculeuse a été reproduit de nombreuses fois en français et en flamand depuis la fin du XIX^e siècle. Mais en 1856, où Charles de Coster a-t-il pu le lire ? On a cru jusqu'à présent qu'il s'était inspiré du texte latin envoyé à Rome par trois marguilliers d'Hockendover et conservé dans une bulle signée d'un Référendaire du Saint-Siège et datée du 10 novembre 1508. En réalité, De Coster a consulté une brochure où le texte latin était précédé d'une traduction en français moderne. Non datée, cette brochure est postérieure à 1830. » (Hanse 1959 : 233, 234).

³ Rappelons en bref : « Le terme « enluminure » est souvent associé à celui de « miniature », qui vient du latin *minium*, désignant un rouge vermillon. Jadis, le terme s'appliquait, de préférence, aux lettres ornementales majuscules (*lettrines*) dessinées en rouge sur les manuscrits ; puis le rapprochement (sans fondement étymologique) avec les mots « minimum », « minuscule », s'est opéré, et la miniature a désigné les images peintes, de petite taille, comparées aux tableaux et aux peintures murales (fresques). S'appliquant à toute représentation de format réduit, le terme a donc désigné également les petites scènes peintes sur d'autres objets que les manuscrits. » (Wikipedia)

⁴ « Une deuxième édition, revue et corrigée, soucieuse de plus clarté, paraît à Bruxelles, chez la veuve Parent, à Paris chez Michel Lévy, et à Leipzig chez Ch. Mucquart. Certains exemplaires n'ont plus que huit eaux-fortes, d'autres n'en ont plus aucune. L'édition fait partie de la « Bibliothèque des romans nouveaux ». Le texte de chaque légende est subdivisé en chapitres numérotés en chiffres romains et portant un titre. » (Hanse 1990a : 16).

gaulois de Rabelais ; et, enfin le mysticisme avec le sensualisme. Le tout étant imprégné, selon nous, d'un brin d'humour⁵ et même d'ironie souriante.

L'histoire de Blanche, Claire et Candide, trois belles filles venant « par les mâles, de la noble famille de grand empereur Octavien »⁶ – (leur ancêtre est donc un personnage historique) se situe dans le temps concret, réel, historique : « [e]n l'an de Notre-Seigneur Jésus-Christ 690 » (51). Les lieux de l'action sont également bien précisés : la duché de Brabant avec des localités de Hoy-Bout, Steenen-Berg et finalement Hackendover⁷. Quelques détails de mœurs de l'époque du moyen-âge sont bien soulignés. Par exemple, à un moment donné les trois filles constatent (en entendant la voix de Dieu) que « [...] l'époux daigne parler aux épouses » (55) – ce qui suggère la soumission de la femme dans des rapports conjugaux. La foi naïve du peuple aux miracles, au châtement de Dieu-tout puissant et vindicatif apparaît plusieurs fois dans le texte : l'église est détruite parce que le lieu n'a pas été désigné par Dieu ; un évêque devient aveugle, l'autre a les bras « séchés et raides » (64) parce qu'ils n'ont pas respecté, par ignorance, la décision de Dieu ; l'église s'écroule car, pensent les pucelles, « il y eût là quelque traître hérétique enterré fortuitement » (59).

D'autre part, le caractère légendaire du texte est parfaitement assumé. Dès trois personnages-filles, la cadette, comme il sied aux légendes, est la plus pure, la plus innocente, « blanche d'âme et de corps blanche » (53) et avec son esprit enfantin elle est en même temps « la plus hardie, comme sont les enfants » (60). Mais, contrairement aux légendes « classiques » les trois filles s'entendent parfaitement bien (il n'y a pas de méchante !) et elles désignent la cadette comme « chef » : « prie pour nous, Blanche la bien nommée, blanche d'âme et de corps blanche, prie pour nous, mignonne, Jésus entend les prières de fillettes comme toi volentiers » (53). Les personnages doivent passer, comme dans chaque légende, par les épreuves avant d'accéder au trésor. (Par 'trésor' nous pouvons considérer ici l'amour de Dieu que les filles croient pouvoir atteindre en construisant l'église à sa gloire.) Pour atteindre leur but, Blanche, Claire et Candide sont prêtes à être poursuivies d'amour par « ces vilains hommes » (54) et même à descendre aux enfers. « Faites-nous toute cette vie passer étant vieilles, laides, lépreuses, puis en enfer descendre au milieu des diables, flammes et soufre, pour là attendre que vous nous jugiez pures assez et enfin nous recevoir en votre Paradis. » (55), prient-elles. Elles chevauchent, tout en fuyant les amoureux, par plusieurs contrées : « Et sautèrent par-dessus les rivières, allèrent au travers des forêts, traversèrent les villes [...], passèrent par-dessus les murs » (58). Finalement, leur église n'est construite qu'au terme de la troisième épreuve (car « trois est le chiffre magique !).

Le mystère et le mysticisme se dégagent tout au cours de la légende : les filles entendent en route « la voix » ; la bonne direction leur est indiquée par « un beau cavalier cuirassé d'argent » (56) qui leur parle et dans lequel tous les gens reconnaissent « l'ange

⁵ J. Hanse écrira : « Cette légende est simple et brève, agrémentée d'un humour très fin » (Hanse 1990 : 93).

⁶ Charles de Coster, *Blanche, Claire et Candide*, (in :) Charles de Coster, *Légendes Flamandes*, Bruxelles, V^e Parent et Fils, 1861, p. 51 (dans la suite de notre article nous marquerons les pages des citations de « Blanche, Claire et Candide » entre parenthèses, après celles-ci).

⁷ Le motif du voyage, ou plutôt des pérégrinations, est comme il sied aux personnages littéraires du moyen-âge, au centre de leurs aventures (cf. Dybel 2005 : 32). De Coster entre bien dans l'ambiance de l'époque.

de Dieu [...] venu du paradis pour les trois dames» (56). Et, finalement, elles sont aidées dans la construction de l'église par un mystérieux ouvrier, « [m]ais le miracle était qu'aux heures d'ouvrages les manouvriers étaient toujours treize, et aux heures de soupe et de paye douze seulement » (62) qui n'est autre que Dieu. Ce Dieu s'avère vindicatif mais également pardonnant : la transgression de l'interdiction se termine mal pour les deux évêques – l'un devient aveugle, l'autre a les bras séchés – pourtant ils ont été pardonnés « car ils ont péché par ignorance » (64).

De Coster était agnostique mais très sensible à la ferveur de la foi du peuple et dans cette légende (comme ce sera ensuite le cas dans son œuvre majeure, *La Légende de Thyl Ulenspiegel et de l'Âme Gædzak au pays de Flandre et ailleurs – Blanche, Claire et Candide* étant même considérée comme « le prologue » à l'épopée) la grâce, la poésie des images pieuses, visiblement panthéistes, font la grande beauté du texte. Le soleil, les étoiles sont considérés comme adjuvants de Dieu : « quand votre clair soleil se lève » (54). 'Locus amoenus', le jardin paradisiaque, se trouve, conformément aux 'exigences' des textes du moyen-âge, sur une île de verdure (61) (d'ailleurs au milieu de la neige !), où fleurissent roses, violettes et jasmins, « desquels l'odeur est comme baume [...] sus les branches, fauvelles, rossignols et pinson, à l'envi, chantaient les plus harmonieuses chansons du paradis car c'étaient les anges qui s'étaient emplumés, gazouillant ainsi en l'honneur de Dieu » (61). Néanmoins le texte est comme illuminé par la limpidité de Blanche, Claire et Candide.

Regardons maintenant de plus près les beaux galants des trois filles, qui par leur courtoisie chevaleresque pourraient bien sortir des textes du moyen âge⁸. Polis, se tenant à distance, rêvant d'elles mais sans vraiment les importuner, ils sont prêts à tout faire pour être dignes de leur amour. Ces tristes « chevaliers » les suivent à cheval, à pied, « [i]l était souvent grande foule d'amoureux devant le logis des pucelles, aucuns chantant lamantables chansons, autres caracolant fièrement ses beaux coursiers, autres sans sonner mot, considérant les fenêtres tout le jour durant. Et souvent là s'entre-battaient et tuaient par jalousie. » (53), ou tout simplement ils rêvent d'elles, et « n'atteignant leur but, devenaient rêveurs et séchaient visiblement. » (52)⁹. Parmi les soupirants il y a même « un prince d'Arabie » (52)¹⁰ qui par amour pour la cadette s'est fait chrétien et il « se fit baptiser en grand cérémonial » (52). Mais Blanche est si intransigeante que le pauvre amoureux n'envisage d'autre issue que la mort. Lisons ce fragment presque humoristique qui nous fait penser aux fabliaux du moyen-âge, et où l'amour courtois est tourné en dérision:

Or, n'en pouvant venir à bout, ni par prière, ni par force, s'assit un matin sur le seuil de la porte, et là se transperça de son poignard. La pucelle oyant crier ce beau seigneur, descendit en grande hâte, le fit mettre sus sa couchette, ce dont lui qui n'était point mort tout à fait, se réjouit grandement. Mais quand elle se pencha sur lui pour panser et visiter sa plaie, il trouva

⁸ R. Trousson écrit : « [...] l'écrivain a teinté cette histoire du VII^e siècle d'une touche de courtoisie et de chevalerie. » (VII)

⁹ Le mot « séchaient » dans ce contexte nous fait pourtant rire !

¹⁰ Par ailleurs, l'esprit de xénophobie est absent dans les textes littéraires du moyen-âge (De Coster en est bien conscient) et souvent un étranger est considéré comme celui qui peut nous montrer une vie plus intéressante (cf. Dybel 2005 : 32).

un restant de force, la baisa sur sa bouche mignonne, soupira comme homme soulagé, et rendit l'âme, en grande joie (52/53).

Néanmoins, une autre scène nous fait penser à Rabelais, à son esprit gaulois, et en même temps à un Homer de l'Iliade, présentant des vieillards scrutant la belle Hélène (thème que Giraudoux 'reprendra' dans sa pièce, *La Guerre de Troie n'aura pas lieu*) :

Plus d'un, se pouléchant en les considérant, ajoutait lamentablement : « Faut-il que ces gentes pucelles se vouent à Dieu, lequel en a onze mille et davantage en son paradis ! » « Mais pas si mignonnes, » répondait un vieux tousseux marchant derrière elles et humant le parfum de leurs robes (52/53).

Nous voudrions attirer l'attention des lecteurs sur le mot « se pouléchant ». Le verbe « se poulécher » veut dire (d'après le dictionnaire *Le Petit Robert I*, 1985 : 1500) : « se passer la langue sur les lèvres en signe de contentement avant ou après le repas ». La situation évoquée place les trois pucelles, avec leur dévotion prude, dans une situation grivoise où on parle de l'amour comme d'une gourmandise. On dirait une situation presque de caserne ! Par ailleurs les attitudes de Blanche, Claire et Candide face à Jésus Christ ne sont pas exemptes de sensualité, voire d'érotisme. Elles s'adressent à Jésus comme à un vrai homme ou même à un amant : « ô bien aimé » (54), « doux aimé » (55) ; ou bien elles disent : « nous avons de vous faim et soif » (54) – ce qu'on peut comprendre comme le désir spirituel de la nourriture céleste (la communion) formulé en des termes très sensuels.

Il est important d'ajouter encore quelques mots à propos de la construction du texte, de son style, sa langue. La légende est racontée par un narrateur extradiégétique qui marque sa présence deux fois : une fois en s'adressant aux lecteurs : « comme vous l'allez voir » (65), et l'autre fois dans un commentaire : « [...] car c'est douleur réservée à nous besoigneux, chétifs et nécessiteux de nature » (65). Le récit est entrecoupé par de multiples dialogues (des trois filles, des amoureux, de l'ange), ce qui rend le texte très vivant, dynamique. De courts alinéas, ou des strophes, souligne R. Trousson (1926 : XI, XII), rappellent la narration orale donc un style des légendes. Les phrases sont coordonnées, il n'y presque pas de conjonctions de subordination (c'est déjà le style de la future *Légende de Tyl Ulenspiegel...*), c'est le style parataxique, avec de multiples phrases commençant par la conjonction « Et » (parfois « car », « mais », « or »). On pense à la Bible mais également à des textes du moyen âge, des chansons de geste (Dybel 2005 : 38). Les héros n'expliquent pas leurs décisions parce que ce qui compte ce sont les faits et non pas les discussions. Voici quelques exemples :

Et les trois pucelles virent devant elles, au milieu de la neige, comme une île de verdure (61).
Et cette île était ceinte d'un fil de soie purpurine (61).

Mais furent punis terriblement (64).

Car tandis que l'un était empêché à bénir l'eau, il devint subitement aveugle (64).

L'autre qui tenait l'aspersoir et tendait le bras pour benir l'église, les eut seches et raides sans les pouvoir bouger du tout (64).

Et voyant les évêques qu'ils avaient péché, furent pleins de repentance et prièrent le Seigneur de leur vouloir bien pardonner (64).

Et leur fut pardonné, car ils avaient péché par ignorance (64).

Et dans la suite vinrent souventes fois en grande dévotion visiter Haeckendover (64).

De Coster ne pastiche jamais la langue, il utilise très peu d'archaïsmes orthographiques et recourt avec modération aux archaïsmes lexicaux. Par contre il vieillit plutôt la syntaxe (cf. Hanse 1959 : 248). E. Deschanel parle d'un vrai « don du style » de De Coster : « Il a l'intelligence morale des époques qu'il traite. Il a représenté le moyen âge tel qu'il est, brutal, rude, mélancolique, narquois, enfant même. » (1861 : 7). Ceci ne l'empêche pas d'être « [...] un style très personnel, joliment adapté au sujet », comme le remarque R. Trousson (VII).

BIBLIOGRAPHIE

- COSTER Charles de, 1861, *Légendes Flamandes*, Bruxelles : V^t Parent et Fils.
- DESCHANEL Émile, 1861, Préface de la première édition, (in :) *Charles de Coster: Légendes Flamandes*, Bruxelles : V^t Parent et Fils, 5–8.
- DYBEL Katarzyna, 2005, Ponadczasowość, nowatorstwo i specyfika literatury średniowiecznej Francji, (in :) Katarzyna Dybeł, Barbara Marczuk, Jan Prokop, *Historia literatury francuskiej*, Warszawa : PAN, 19–33.
- HANSE Joseph, 1959, Charles de Coster et sa première « légende flamande », (in :) *Les Lettres Romanes*, Tome XIII, N° 3, Université Catholique de Louvain 1^{er} août 1959, 235–254.
- HANSE Joseph, 1990a, Présentation, (in :) *Charles de Coster: Légendes flamandes*, Bruxelles : Labor, 5–17.
- HANSE Joseph, 1990b, *Charles de Coster*, Bruxelles : Palais des Académies.
- ROBER Paul, 1985, *Le Petit Robert 1*, Paris : Le Robert.
- TROUSSON Raymond, 1926, Présentation, (in :) *Charles de Coster, Légendes Flamandes*, Bruxelles : Office de Publicité, I–XII.